

ALBERT COENE

CŒUR D'OR  
et  
CŒUR DE PIERRE



EVH

L. OPDEBEEK - EDITEUR - ANVERS

ALBERT COENE

---

# CŒUR D'OR

et

# CŒUR DE PIERRE



L. OPDEBEEK - UITGEVER - ANTWERPEN  
- 1929 -

# Cœur d'or et Cœur de pierre.

## I.

Petit Pierre était tailleur au village.

Il savait coudre des pièces invisibles dans les vêtements troués ; il confectionnait des costumes de bonne coupe pour les gens de tout âge.

Il habitait dans une maisonnette basse ; elle avait vue sur la place de l'église au milieu de laquelle s'élevait un gros tilleul au feuillage touffu.

Petit Pierre travaillait à l'ordinaire devant la fenêtre ; il se plaisait à regarder ce qui se passait dehors.

Au printemps, il cousait en chantant ; sa voix vibrait aussi sonore que l'enclume, aussi joyeux que les clameurs et le rire des enfants.

Le gros tilleul tout couvert de fleurettes blondes exhalait des odeurs délicieuses.

Dans cet arbre vénérable, nichaient des moineaux ; ils picotaient les miettes de pain que Petit Pierre jetait sur le rebord de sa fenêtre.

En été, au déclin du jour, il était assis, les jambes croisées sous lui.

Il fumait la pipe, écoutait le pialement des pierrots dans le tilleul baigné de pénombre crépusculaire.

Petit Pierre n'avait jamais éprouvé du chagrin.

Il avait connu pourtant la morte-saison, mais Petit Pierre se consolait, et, optimiste, il disait :

— La miséricorde divine ne m'abandonnera pas !

Lorsque les clients affluaient, Petit Pierre gagnait beaucoup d'argent.

Il se montrait alors très prodigue ; il aimait à faire l'aumône aux familles nécessiteuses.

Or, certain jour, un deuxième tailleur, venu d'on ne savait où, s'installa en face de la maisonnette de Petit Pierre.

C'était un concurrent perfide.

Il affichait des prix de façon si modiques que tous les villageois se faisaient costumer par le nouveau venu.

Petit Pierre perdit tous ses clients, mais sa bonne humeur, sa jovialité, sa bonté et son optimisme ne le quittèrent pas.

Il annonça son départ pour la capitale où il espérait acquérir une clientèle abondante.

Il boucla une grande besace contenant une gourde remplie de rhum, quelques hardes de rechange et plusieurs menus objets.

Il enveloppa d'un regard attendri son petit atelier, le ferma, puis cacha la clef de sa maisonnette dans un creux du gros tilleul, au milieu de la place de l'Église.

Il alluma sa bouffarde, considéra le village, salua de la main son concurrent, et quitta son lieu natal en murmurant :

« Je dis à tous « au revoir », car je reviendrai, Dieu m'aidera !  
Devant l'église, il inclina la tête pieusement ; plus loin, il caressa les cheveux blonds de deux fillettes qui jouaient aux osselets sur la place, puis il s'éloigna.

C'était un beau jour d'été.  
Il faisait chaud. L'alouette modulait sa chanson d'amour et montait dans le ciel tout bleu, au-dessus d'un champ de blé que la brise faisait onduler gracieusement.

Petit Pierre plein d'attendrissement songea :  
— La nature est belle ; tout croît, tout fleurit sous les caresses du bon soleil. Oh ! champs de blé, je vous quitte mais je reviendrai... Dieu m'aidera !

Il mit sa bouffarde éteinte dans sa poche et sifflotant un refrain joyeux, il enfila la grand'route.

## II.

Il cheminait vite ; la sueur perlait sur son front bruni.  
Il était déjà loin de son village, quand il vit dans un chemin latéral un homme qui se dirigeait à grandes enjambées vers la chaussée.

— Ce type a l'air d'un savetier qui cherche fortune, songea Petit Pierre.

Il interpella l'étranger et l'aborda en chantant.  
Tandis que Petit Pierre riait, l'étranger bougonna, le regard méchant :

— Vilain, ne risque pas de te moquer de moi, car tu le regretterais !  
Petit Pierre tout interdit de cette menace reprit avec cordialité :  
— Ohé ! Camarade, détrompe-toi. Je n'ai nulle en vue de chercher querelle. Ne te fâche pas. Tu as l'air fatigué. Tiens, bois un coup et noie ta mauvaise humeur.

Petit Pierre tendit sa gourde à l'étranger qui l'accepta, but aussitôt à même le récipient, puis remercia un peu confus :

— Ton rhume est exquis, camarade. Je me sens ragaillardir. Merci beaucoup !



Petit Pierre replaça la gourde soigneusement dans sa besace. L'étranger cependant parla d'un ton amical :

— Dis donc, camarade. Tu ne parais un gai compère. Voulons-nous faire la route ensemble ?

— Très volontiers, répondit Petit Pierre. Je suis tailleur de

village ; je vais me faire embaucher dans la capitale, la grande et belle ville où habite le Roi.

— Je fais de même, car les cordonniers de village sont en été des sans-travail pitoiables.

Ils cheminaient côte à côte sous le soleil brûlant. Le tailleur fredonnait des refrains joyeux. Le visage osseux du cordonnier gardait une expression maussade.

Dans des hameaux, ils allèrent de porte en porte solliciter du travail.

La mine ouverte et souriante de Petit Pierre plaisait aux ménagères. Elles n'hésitèrent pas à lui confier des vêtements que le tailleur rapiécait avec soin.

Le savetier n'obtint que des refus.

Son air rébarbatif, son visage assombri n'inspirait pas confiance. On lui claqua la porte sur le nez. Il se fâcha ; il dut attendre, les bras croisés et maugréant que Petit Pierre eût achevé de réparer les nippes.

Ce dernier remplissait son gousset, tandis que le cordonnier se morfondait, grommelait et soupirait, plein de rancune.

— Ne t'en fais pas, camarade, ne t'en fais pas, s'écria le joyeux tailleur ; viens, je régale.

Il frappa amicalement l'épaule du savetier grincheux, le prit sous le bras et le fit entrer dans une auberge.

Petit Pierre commanda un copieux repas et traita son compagnon avec une prodigalité touchante.

### III.

Après quelques semaines, ils arrivèrent devant une forêt immense.

Derrière celle-ci, la capitale étageait ses maisons et ses édifices. Ils virent deux sentiers qui serpentaient parmi les arbres.

Lequel des deux fallait-il choisir ?

Ils ne savaient pas que les deux chemins fussent de longueur inégale : en suivant l'un, on abordait la ville après huit jours de marche, tandis que l'autre réduisait la distance à deux jours.

Avant de s'aventurer sous bois, ils délibérèrent sur la quantité de nourriture à emporter.

Le cordonnier proposa de se munir de vivres nécessaires pour une semaine, car :

— La forêt paraît immense, dit-il, nous pourrions nous fourvoyer, mourir de faim.

— Oh ! oh ! répondit Petit Pierre. Il me semble excessif d'acheter du pain pour huit jours. Le pain rassis me déplaît. Je propose donc

de prendre des aliments pour deux jours. D'ailleurs, si nous marchons dix heures par jour, cela fait vingt heures en deux jours ; au bout de ce temps, nous serons en ville ; car la forêt n'a pas cent lieues de largeur.

— Fais ce qui te plaît, tailleur. Quant à moi, je prends des provisions pour une semaine.

Ils entrèrent sous bois. Ils choisirent malheureusement le sentier le plus long.

Un silence solennel immobilisait les choses. Aucun oiseau ne chantait. Les rayons de soleil ne pénétraient pas le feuillage touffu des arbres dont le tronc haut et nu ressemblait à des colonnes de bronze.

Une pénombre bleue les enveloppait.

Ils avançaient à pas feutrés sur le sol couvert de mousse.

Le cordonnier suait et suffoquait sous son fardeau de vivres. Il grommelait sans cesse.

Le tailleur, au contraire, marchait d'un pas léger ; il bavardait ou chantait, plein d'allégresse.

Il ne portait que trois pains dans sa besace.

Après deux jours de marche, ils n'aperçurent pas encore la lisière de la forêt.

Petit Pierre mangea ses deux dernières tartines. La bonne humeur cependant ne le quitta pas.

Il reprit la marche sous bois, sur le sentier interminable parmi les arbres gros et hauts.

Le troisième jour s'écoula.

Les provisions de Petit Pierre étaient épuisées. Il ne possédait plus une miette de pain.

La faim commença de ronger ses entrailles. Sa gaieté se muait peu à peu dans une vague tristesse...

Il ne maugréa pas, mais il chemina en silence derrière le cordonnier qui semblait se réjouir méchamment de la détresse de son compagnon.

Le quatrième jour, vers midi, le cordonnier s'adossa contre un arbre et se mit à couper des tranches d'un beau pain blanc.

Il les mangea de bon appétit sans s'occuper de Petit Pierre, assis sur le sol.

Celui-ci regardait tristement son compagnon et soupirait :

— Ne laisserait-il pas tomber un morceau de pain pour moi ?

Le cordonnier se leva, affecta un air repu, se lécha les lèvres et rejetant son sac de provisions sur l'épaule, il ordonna de poursuivre la route.

— Car je me sens à nouveau du foin dans les bottes, plaisanta-t-il.

— Et moi j'ai l'estomac dans les talons, songea Petit Pierre.

Il essaya de dissimuler son chagrin ; il sifflota un air, le souffle

lui manqua ; il ne se plaignit pas, quoique des crampes lui tordissent les entrailles.

Le soir tomba.

Petit Pierre fut content de se coucher dans un ravin sur une jonchée de feuilles sèches.

Le cordonnier exhiba ses vivres avec ostentation ; il se mit à manger en claquant de la langue.

Le tailleur contint difficilement l'envie de lui demander un morceau de pain ; il considéra le disque rouge du soleil couchant qui semblait incendier le fond de la forêt.

Petit Pierre murmura :

— Pourquoi ce gros ballon pourpre n'est-il pas du pain, j'irais vite en mordre un gros morceau.

— Oui, et tu voudrais sans doute aussi que les pigeons rôtis te tombent dans la bouche, rétorqua le cordonnier avec aigreur.

Petit Pierre se tut ; il regarda le soleil descendre lentement à l'ouest.

Etendu sur le dos, il souhaita au cordonnier la bonne nuit.

— Oui, à demain, Pierre, et que le sommeil te nourrisse !

Les deux compagnons dormirent à la belle étoile.

Le cinquième jour se passa, pareil à la veille.

Le cordonnier mangeait à midi ; le tailleur déjeunait par cœur ; il cheminait l'estomac en feu et les entrailles tordues par la douleur.

Vers le soir, sa faiblesse s'accrut, devint insupportable ; il dut s'arrêter, il demanda :

— Ami, donne-moi tout de même un morceau de pain, car mon ventre crie famine.

— Je ne te donne pas même une miette, rétorqua le cordonnier avec colère. Si tu avais suivi mon conseil, tu ne serais pas près de mourir de faim. Le pain que je mange, je l'ai gagné à la sueur de mon front. Ne l'oublie pas. D'ailleurs je n'ai pas de superflu ; nous sommes encore loin de la ville. Donc, je ne te donne rien, rien, pas même ça.

Il plaça sous les dents l'ongle de son pouce, le retira furtivement et répéta :

« Non ! pas même ça ! »

Petit Pierre parla avec dolence :

— Ne dramatise pas la situation, cher ami. Je n'ai pas voulu te charger seul de nos provisions. En vérité, je ne croyais pas que cette forêt fût si étendue. Aie pitié de moi, cher ami, je meurs de faim.

— Non, mille fois non ! Pendant que moi je cheminai courbé sous le fardeau des pains, toi, tu chantais ; et tu ne m'as pas demandé de porter une partie de mes provisions. Bonne nuit, tailleur !

Et le cordonnier impitoyable se coucha sur les feuilles sèches.

IV.

Au couchant du sixième jour, Petit Pierre faillit expirer : ses yeux injectés de sang roulaient dans les orbites ; son estomac brûlait ; ses lèvres exsangues se pincèrent.

Son corps secoué par des mouvements convulsifs,

Le cordonnier, impassible, commença à manger avec gourmandise. Il claqua de la langue, l'air gavé.

Petit Pierre supplia d'une voix sourde :

— Ami, donne-moi tout de même un morceau de pain. Je vais mourir !

Le cordonnier dévisagea Petit Pierre. Il lui parut agonisant. Il n'éprouva cependant aucun sentiment de pitié.

Soudain, une idée diabolique jaillit comme un éclair dans sa tête de brute.

— Eh ! bien ! oui, dit-il hypocritement, ta supplication me touche. Je te donne un petit morceau de pain, mais à condition que tu me donnes aussi quelque chose.

— Dis, l'ami, dis !

Il y eut un instant de silence.

— Dis, l'ami, dis, murmura le tailleur.

— Donne-moi ton œil droit en échange d'une tartine !

— Mon œil droit ! s'écria le tailleur.

Il sembla avoir recouvré tout d'un coup toute sa force. Il fixa, ahuri, son compagnon.

— Oui, ton œil droit, répéta celui-ci.

Son visage gardait une expression de dureté cruelle.

Petit Pierre songea, si je ne reçois pas à manger, je mourrai dans quelques heures. A quoi me serviront alors mes yeux, mes jambes, mes bras, mes mains. N'est-il donc pas préférable de conserver ma vie, mais de perdre un œil ?

— Je lui donnerai mon œil, conclua-t-il.

Il se mit à pleurer et soupira :

— Soit, crève mon œil droit.

Le cordonnier le fit sur le champ.

Petit Pierre mangea avidement un morceau de pain sur lequel sa prunelle meurtrie laissa tomber des gouttes de sang.

Petit Pierre ne prononça pas un mot haineux, car la méchanceté n'habitait pas son âme.

Heureux d'avoir conservé sa vie, il se consola :

— Je peux encore enfiler l'aiguille. D'autre part, dans le pays des aveugles, les borgnes ne sont-ils pas rois ?

Il reprit sa route, plein de gaieté. Il sifflota ou chanta et la nuit, il dormit tranquille.

Mais à l'aube, des crampes d'estomac le réveillèrent. Il se tordit de douleur sur le sol.

Le cordonnier lui dit :

— L'ami, j'ai pitié de toi. Je vais te donner encore une tartine en échange de ton œil gauche.

Petit Pierre fut saisi tout à coup d'une sorte de remords.

Il se reprocha son imprévoyance, sa vie dissolue, sa prodigalité.

Les mains jointes, il supplia :

« Notre père qui êtes aux cieux, pardonnez-moi les offenses et secourez ma détresse ! »

Puis, réconforté par cette prière, il parla calmement :

— Soit, tu peux me crever l'autre œil. Mais je crains pour toi le châtimement de Dieu. Tu oublie que j'ai partagé avec toi mon argent au début de notre voyage. Souviens-toi de notre rencontre, de ma gourde de rhum que je t'ai si libéralement offerte. Crève-moi l'œil gauche. Je serai aveugle, mais promets-moi de ne pas m'abandonner dans cette forêt immense.

— Je te conduirai jusqu'en ville, répondit froidement le cordonnier.

Et il jeta à son compagnon un morceau de pain.

Petit Pierre est aveugle.

Son bourreau lui glisse dans la main un grand bâton. Petit Pierre le prend et les deux compagnons poursuivent leur route côte à côte silencieusement.

Vers le soir, ils sortent de la forêt.

Ils se disposent à entrer dans la grande ville qui profile devant eux sur le ciel embrasé par le couchant, ses maisons hautes, ses palais, ses dômes.

Ils passent le long du champ de potences situé dans la banlieue déserte.

Le cordonnier s'arrête, fait asseoir l'aveugle près de l'endroit sinistre, lui souhaite bonne nuit et s'en va seul dans la ville dont les lumières brillent dans le soir.

## V.

Petit Pierre, harassé de fatigue s'endormit. Il eut un sommeil sans rêve. A l'aube, il se réveilla.

Une belle journée tout emplie de soleil s'annonça.

Petit Pierre qui aimait tant la lumière se sentit entouré d'une obscurité opaque et menaçante.

Il se leva, prit son bâton, mais hésita de s'avancer.

Où était-il ?

Il tendit l'oreille.

Surpris, il perçut le dialogue que voici :

— Es-tu réveillé ?

— Oui.

— Ecoute donc. Sais-tu que la rosée qui a coulé cette nuit le long des potences peut donner la vue aux aveugles.

— Si les aveugles le savaient, ils se feraient conduire ici pour se baigner les yeux dans ce liquide miraculeux.

Ces propos pénétrèrent Petit Pierre d'une vive espérance.

Il tendit son gros bâton en avant et s'approcha des potences.

Elles étaient ruisselantes de rosée. Petit Pierre y mouilla son mouchoir. Il se lotionna ses yeux morts avec de la rosée de potence...

Petit Pierre recouvra la vue !

Il poussa un cri en voyant le beau soleil rayonner dans un ciel bleu.

Il ne regarda pas derrière lui car il eût vu l'horrible champ de potence, deux cadavres de pendus à moitié déchiquetés par les corbeaux voraces.

Il s'en alla vers la ville qui l'attirait comme un aimant.

Mais tout à coup il sentit une grande fatigue l'envahir ; il dut s'arrêter.

— Que vais-je devenir sans argent, soupira-t-il.

A ces mots un poulain s'approcha. Il le saisit à sa crinière et sauta sur son dos.

Il se disposa à le pousser dans la direction de la ville.

L'animal implora :

O, brave homme, vous oubliez que je suis jeune et faible. Laissez-moi la liberté ; quand je serai grand et fort, je vous aiderai, car vous savez qu'un bienfait n'est jamais perdu.

— C'est vrai répondit Petit Pierre. Je m'en veux qu'un jeune animal m'ait rappelé cette vérité.

Ce disant, il mit pied à terre, frappa de la main le cou de la jeune monture.

« Hop-la ! dit-il ».

Le poulain s'éleva et partit au galop.

Petit Pierre recommença sa marche.

— J'ai faim, songea-t-il. Je mangerais tout.

A cet instant, une cigogne se percha sur une haie.

— Voilà mon affaire, s'écria Petit Pierre. C'est la Providence qui m'envoie cet échassier. Sois le bien venu, gentil oiseau. Ta chair est délicieuse.

Il saisit la cigogne par une patte. L'oiseau gémit.



— Laissez-moi la liberté, mon bon monsieur; ma chair est coriace et d'ailleurs je suis l'ornement de la terre.

— C'est vrai, répondit humblement Petit Pierre. Volez en liberté. Décidément, la faim égare mes esprits.

La cigogne s'envola les ailes larges, déployées gracieusement.

Quelques pas plus loin, Petit Pierre s'arrêta de nouveau. Il souffrait d'un mal d'estomac atroce.

— Je suis vraiment stupide de m'attendrir pour des queues de cerise. Ventre qui crie famine ne raisonne plus.

Il s'approcha d'un étang sur les bords duquel deux canetons pataugeaient.

Il saisit les deux oiseaux et s'apprêta à leur tordre le cou.



Un gros canard blanc et noir cingla dans sa direction; il cria: cou-aque! cou-aque!; son attitude exprimait une douleur si poignante que Petit Pierre lâcha les deux canetons qui allèrent se blottir contre les flancs gras d'un canard, au milieu de l'étang.

Les yeux brouillés de larmes, Petit Pierre tourna la tête.

Il aperçut un saule au tronc tordu et creux. Il vit des abeilles voler alentour.

— Une ruche! Du miel! s'écria-t-il. C'est doux et nourrissant.

Il s'approcha de l'arbre; la Reine de la Ruche lui bourdonna près de l'oreille.

— Vous savez que nous avons besoin de miel pour subsister pendant l'hiver. Laissez-nous notre nourriture. Vous serez un jour récompensé de votre bonté.





Petit Pierre s'en alla confus.

Il arriva en ville. Les cloches sonnèrent l'angélus de midi. Il y avait dans toutes les rues une grande animation. Petit Pierre sentit des relents de cuisine.

— Advienne que pourra, s'écria-t-il en frachissant le seuil d'un restaurant.

## VI.

Il séjournait en ville.

Un tailleur de marque l'avait embauché. Celui-ci s'étonnait du bon goût et de la dextérité de son nouvel ouvrier.

Le Roi commandait deux nouveaux habits de cour. Pierre les

confectionnait si parfaitement que Sa Majesté lui décernait le titre de couturier de la Cour.

Petit Pierre était désormais vêtu d'un uniforme galonné d'argent. Il pouvait ceindre une petite épée, se coiffer d'un chapeau conique orné d'une plume blanche.

Dans cet accoutrement, Petit Pierre avait un air imposant et distingué.

Il gagnait beaucoup d'argent. Il faisait de nouveau l'aumône aux pauvres. Il était heureux.

Cependant il évoquait son petit village natal, sa maisonnette et le tilleul au milieu de la place de l'Eglise.

— Un vrai paradis en miniature où je vous conduirai un jour d'été, disait-il à des amis.

## VII.

Certain jour qu'il portait des vêtements au Palais royal, il croisa sur les degrés du perron son ancien compagnon, le cruel cordonnier.

Celui-ci avait réussi par toutes sortes de ruses à se faire accepter comme cordonnier de la cour.

Il eut le toupet d'aborder Petit Pierre.

— Comment ! C'est toi, mon vieux !

— Oui, c'est moi, répondit calmement le tailleur.

— Et tes yeux ?

— Oui, je sais, soupira Petit Pierre. J'ai recouvré la vue, Dieu merci !

— Mais ! mais !

— Je conçois les raisons de ton émotion. Tranquillise-toi, l'ami. Je ne suis pas rancunier.

Le cordonnier ne demeurait pas rassuré.

Il craignait que le tailleur ne révélât l'horrible marchandage : un œil pour un morceau de pain !

Dès lors, il se mit à réfléchir sur les moyens de faire tomber en disgrâce le petit tailleur et de le bannir de la capitale.

Quelques jours après, le cordonnier était appelé à la Cour. Il fallait prendre mesure pour une nouvelle paire de bottes de chasse.

— L'occasion est favorable, se dit-il.

Les mesures prises, il dit au Roi :

— Sire, veuillez, je vous prie, excuser mon rapportage. La vantardise de votre tailleur indigné tous vos serviteurs. Petit Pierre se pique de retrouver la couronne d'or que vous perdistes, il y a quelques années.

— Je serais heureux de rentrer en possession de ce joyau de

prix, dit posément le Roi. Faites donc venir mon tailleur. Je désire l'interroger.

Petit Pierre fut mandé d'urgence à la cour.

Le Roi en petite tenue de généralissime le reçut dans un cabinet tendu de satin pourpre et or.

— Petit Pierre, il commença ainsi sans préambule, il paraît que tu te vantes de retrouver la couronne d'or que j'ai perdue.

— Vous dites, Majesté! bredouilla le tailleur avec surprise.

— Je dis que tu me rapporteras le plus tôt possible ce joyau de prix.

Sa Majesté sonna. Un domestique parut.

Petit Pierre sortit, suivi d'un larbin en culotte et bas blancs.

Dehors, il s'arrêta, abasourdi, murmura :

Une couronne d'or, un joyau de prix que je dois retrouver ; autant prendre la lune avec les dents.

Il hocha la tête tristement.

C'est un prétexte pour renoncer à mes services. Mais je ne subirai pas ce déshonneur. Demain matin, je quitte la ville.

Il boucla sa valise.

Les portes de la capitale franchies, il s'assit sur un banc, aux bords d'un étang où des canards barbotaient.

Il était perdu dans des songes tristes.

Tout à coup un gros canard poussa un cri retentissant.

Petit Pierre leva la tête et reconnut le canard qui avait supplié de ne pas tuer ses petits.

Petit Pierre raconta ses peines au palmipède qui aussitôt lui annonça dans son langage :

— Je sais où git la couronne du roi. Certain soir de gala, le Roi naviguait sur cet étang. Il faisait un mouvement brusque, la couronne glissait de sa tête et sombra au fond de l'eau. Ne te chagrine donc pas. Je vais la prendre.

Le canard plongea.

L'instant d'après, il déposa sur le bord de l'étang la couronne d'or.

Petit Pierre se confondit en remerciements, tandis que le canard rejoignit ses petits groupés au milieu de l'onde.

Il retourna au Palais, remit la couronne au Roi, qui, plein de reconnaissance fit offrir, séance tenante, à son tailleur une superbe chaîne d'or.

### VIII

Le cordonnier était très irrité que son plan fût réduit à néant. Il en conçut un autre.

— Majesté, dit-il, quelques jours plus tard, l'outrecuidance de votre tailleur dépasse les bornes. Il se vante de reproduire en cire le palais royal avec toutes ses dépendances.

— Voilà ce qui pique ma curiosité.

A Petit Pierre convoqué d'urgence à la Cour, fut intimé l'ordre d'exécuter une maquette du Palais.

Petit Pierre, ahuri, bredouilla :

— Sire, je ne suis pas architecte.

Le roi coupa court et congédia son tailleur.

Une seconde fois, celui-ci s'appêta à quitter la ville.

Il essayait cependant de déterminer les raisons qui dictaient au Roi toutes ses extravagances.

Il franchit à nouveau les portes de la ville. Il s'arrêta devant le saule au tronc tordu et creux.

Il exposa les causes de son désespoir à la Reine des Abeilles.

Celle-ci fut un instant apitoyée, puis, elle bourdonna toute joyeuse.

— Je vous aiderai ; j'ai parmi mes abeilles des architectes et des bâtisseuses de génie. Rentrez chez vous et revenez demain pour chercher la maquette.

Petit Pierre parti, la ruche fut affairée.

Le lendemain, vers l'heure du couchant, il revenait au saule tordu et creux, au pied duquel était posée une maquette en cire représentant le palais royal, ses dômes et ses tourelles.

Il admira longtemps le chef d'œuvre, puis s'inclina respectueusement devant la ruche qui dormait.

Muni de l'objet d'art si précieux, il s'empressa de l'offrir au Roi qui lui fit présent d'une riche habitation...

Le cordonnier cependant méditait de nouveaux plans, car, il sentait que l'inquiétude le rongerait aussi longtemps que le tailleur ne fût pas banni de la ville.

Il se présenta une troisième fois devant le Roi.

— Majesté, dit-il votre tailleur se vante de faire jaillir l'eau de la fontaine, au milieu de la place du bourg.

— Cela n'est pas possible ! Les architectes les plus éminents du pays ont vainement essayé de pourvoir d'eau cette fontaine tarie. Faites venir tout de suite ce vantard incorrigible, ordonna le Roi avec humeur.

Sans arrière-pensée, Petit Pierre arriva au Palais.

— Tailleur, ordonna le Roi, demain soir, tu feras jaillir l'eau de la fontaine de la Place du Bourg, sinon tu seras pendu.

Sur cet ordre bref, lancé avec aigreur, sa Majesté tourna les talons et sortit.

Petit Pierre resta figé sur place.

La menace fulminée si rudement par le Roi l'emplissait de terreur.



Décidément, la guigne me persécute, songea-t-il.  
 Il rentra chez lui. Une troisième fois, il boucla sa valise et quitta la ville.  
 Il courait sur la grand'route talonné par le désespoir.  
 Au bord d'une prairie, il fit halte. Un poulain s'approcha de lui. Il reconnut le jeune et fougeux animal auquel, certain jour, il avait donné la liberté.  
 Le noble quadrupède reconnut son bienfaiteur et s'étonna de le voir si abattu.  
 Petit Pierre représenta les raisons de son désespoir. Il répéta les injonctions du Roi et fondit en larmes.  
 — Haut le cœur ! s'écria le cheval. Sautte sur mon dos, nous allons tout de suite faire jaillir l'eau de la fontaine.

Petit Pierre essuya ses larmes, sauta sur le dos du cheval.  
 Celle-ci galopa ventre à terre dans la direction du palais, fit quatre fois le tour de la plaine en frappant le sol avec force, puis, il se laissa choir près de la fontaine.  
 On entendit une détonation formidable; un gros caillou jaillit de la fontaine.  
 Celle-ci lança aussitôt en l'air très haut des jets d'eau qui retombaient en pluie fine dans une vasque de marbre blanc.  
 Le Roi accourut; dans un élan d'enthousiasme, il embrassa le tailleur en présence de tout le personnel de la Cour qui battait des mains, trépidait de joie à la vue des jets d'eau qui jaillissaient sans arrêt de la fontaine.  
 Le cheval cependant avait disparu.  
 Le tailleur se sentait parfaitement heureux.  
 Il était écrié, hélas ! que ce bonheur ne serait pas sans mélange.  
 Le Roi avait plusieurs filles, mais il n'avait pas d'héritier mâle.  
 Cet état de choses inspirait au cordonnier un nouveau mensonge tendant à ruiner le tailleur.  
 — Sire, confia-t-il au Roi, la gloire égare les esprits de votre tailleur. Il croit qu'il est plus puissant que votre Majesté. Il saurait faire tomber du ciel un prince héritier !  
 — Echec au Roi ! J'accepte la partie ! s'écria sa Majesté.  
 Elle dit au tailleur :  
 — Envoyez-moi un prince héritier et je vous autorise d'épouser l'aîné de mes filles.  
 Petit Pierre méditait longtemps cet ordre. Il demeurait seul dans sa chambre pendant deux jours, en proie à d'inexprimables tourments.  
 Enfin, le troisième jour, au soleil levant, il décida de quitter la capitale, car, dans le fait, dit-il, mon existence à la cour deviendra intolérable...  
 Il errait tristement dans les faubourgs.  
 Il arriva près du Mont des Potences. Des souvenirs douloureux l'envahirent. Il se rappela le dialogue sur l'effet merveilleux de la rosée adhérent au bois des potences.  
 Une cigogne le tira de sa rêverie.  
 — Comment ! c'est toi, mon bon, dit l'oiseau, familièrement perchée sur l'épaule de Petit Pierre; confie-moi donc ce qui te peine.  
 Le chagrin de Petit Pierre lui parut mitigé après avoir exposé les exigences inouïes du Roi.  
 — Cela fait mon affaire, s'écria la cigogne. Demain, après-midi, avant les vêpres, attends-moi au bas du perron; je viendrai déposer sur les bras de la Reine le plus beau baby du royaume ! Retourne chez-toi, l'ami et cesse de te désoler. Souviens-toi qu'un bienfait n'est jamais perdu. Je pars; le temps me presse.

Sans attendre des remerciements de son interlocuteur, la cigogne s'envola à larges coup d'ailes...

Le lendemain, avant les vêpres, Petit Pierre stationnait devant le Palais, près du grand perron de marbre blanc.

La cigogne s'amena, tenant dans son long bec un bébé emmailloté. Elle fit signe au tailleur de le suivre.

L'oiseau gravit lentement les marches du perron, entra dans les appartements de la Reine, posa dans son giron le nouveau-né, disparut furtivement laissant le tailleur seul avec l'auguste mère, ravie de la beauté du petit ange souriant.

La capitale était en fête. On célébrait la naissance d'un prince et le mariage de l'aînée des princesses avec Petit Pierre.

Le méchant cordonnier fut chassé de la Cour, malgré les plaidoyers sympathiques prononcés par Petit Pierre.

Le méchant cordonnier revint à l'endroit des potences, où il avait abandonné son compagnon avant de franchir les portes de la ville.

Deux corbeaux affamés crevèrent les yeux du cordonnier.

Petit Pierre averti de ce malheur allait visiter l'aveugle et lui révélait le pouvoir magique de la rosée coulant sur le bois des potences.

Le cordonnier recouvrait la vue.

Honteux de sa cruauté, il allait rôder dans les campagnes. C'était un cœur triste jusqu'à la mort.